

Dominique MAINGUENEAU, *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création*

Louvain-La-Neuve, Académia/Éd. L'Harmattan, coll. Au cœur des textes, 2016, 187 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11624>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11624

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 384-385

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Dominique MAINGUENEAU, *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11624> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11624>

d'adressage de la Poste au ^{xvii}^e siècle). Précisément, il s'agit de distinguer les anciens médias qui font l'objet d'une lecture (et d'analyses) linéaires et les nouveaux médias qui permettent l'interactivité.

Dans le chapitre 5 (pp. 211-280), elle fait aussi appel à l'archéologie des médias pour montrer les messages télégraphiques comme des nouveaux médias du passé. Ce qui permet de mettre en évidence que, pour comprendre les effets d'un médium, il faut comprendre les strates qui ont été sédimentées dans sa constitution.

Dans les chapitres 6 et 7 (pp. 281-348), Katherine N. Hayles compare le mérite des bases de données relationnelles à celles qui sont « orientées objet ». En s'inspirant des théories de l'esprit étendu (Andy Clark, 2011, *ibid.*), elle remet en question la distinction intuitive par laquelle nous opposons notre corps propre (où notre esprit se confond avec cerveau et notre système nerveux) à un monde extérieur, auquel seraient cantonnés les médias. Elle rappelle que la technogenèse tend à rendre certains médias (presque) aussi essentiels à notre pensée que peut l'être telle ou telle zone de notre cerveau. Comme le constate Yves Citton, « depuis les horaires et les trajets des chevaux de poste et à travers l'instauration des codes postaux, les médias numériques et leurs ancêtres ont commencé à donner forme à nos milieux d'existence et de pensée bien avant d'en capter, computer et vendre certaines traces à l'ère des *big data* » (p. 15). Katherine N. Hayles insiste ici largement sur la nécessité d'avoir recours au récit pour pouvoir donner sens à de grosses masses de données.

D'ailleurs, dans le dernier chapitre (pp. 349-386), l'auteure conduit de telles analyses autour du livre de Mark Z. Danielewski, traduit sous le titre de *O Révolutions* (trad. de l'américain par Claro, Paris, Denoël, 2007 [2006]). Comme le précise Yves Citton, « la lecture rapprochée se sensibilise au jeu des micro-résonnances locales qui font toute la richesse de la texture propre à une œuvre de qualité » (p. 23). Katherine N. Hayles en montre donc des exemples convaincants et cela donne du poids à sa volonté de tout autant penser la littérature avec le numérique que penser le numérique avec et à partir de la littérature. Finalement, ce livre peut être vu comme un texte fondateur des études de media comparées (*Comparative Media studies*) et une illustration exemplaire de sa puissance heuristique.

Jacques Kerneis

Icare, université de La Réunion, CUF de Mayotte,
F-97660

jacques.kerneis@univ-mayotte.fr

Dominique MAINGUENEAU, *Trouver sa place dans le champ littéraire. Paratopie et création*

Louvain-La-Neuve, Académia/Éd. L'Harmattan, coll. Au cœur des textes, 2016, 187 pages

Comment un écrivain, quel qu'il soit, doit-il procéder pour se faire un nom dans le champ littéraire, telle est au fond la question à laquelle Dominique Maingueneau tente d'apporter une réponse en développant le concept de *paratopie* qu'il a introduit dans l'analyse de discours à partir de 1993 (*Le Contexte de l'œuvre littéraire*, Paris, Dunod) et qu'il décrit, plus qu'il ne le définit totalement en compréhension sur son site internet, de la manière suivante : « La paratopie caractérise à la fois la "condition" d'un discours constituant (religieux, esthétique, philosophique...) et celle de tout créateur qui construit son identité à travers lui : il ne devient tel qu'en assumant de manière singulière la *paratopie* constitutive du discours constituant dont il tire cette identité créatrice » (<http://dominique.maingueneau.pagesperso-orange.fr/glossaire.html>). En revanche, par une mise en forme dialectique, le présent ouvrage offre une approche plus consistante de cette notion : « La paratopie n'est pas une situation sociale ou psychologique, pas un contexte, mais [elle est] à la fois la condition et le produit du processus créatif » (p. 28). Comprenons : la paratopie définit le lieu en lequel se rencontrent « le monde représenté par l'œuvre » et « la situation à travers laquelle s'institue l'auteur qui construit ce monde » (p. 29), en quoi, bien sûr, la littérature et le champ littéraire, par leur nature de formes discursives instituant, constituent des objets d'étude privilégiés. Comme on pourrait prendre, dans l'ordre du roman, l'exemple d'Édouard d'Anglemont (1798-1876) opposé à Honoré de Balzac, Alexandre Dumas ou Gustave Flaubert, Dominique Maingueneau choisit de « mettre à l'épreuve le concept de paratopie » (p. 159) et d'étayer sa démonstration sur l'opposition de José-Maria de Heredia (1842-1905) et de l'obscur poète niortais Émile du Tiers (1848-1897).

En ce sens, l'organisation du volume est assez simple. Après une présentation des rapports du discours littéraire à la paratopie (pp. 19-36), l'auteur propose une monographie consacrée à chaque auteur : José-Maria de Heredia (pp. 37-96) et Émile du Tiers (pp. 97-156), chacune de ces études se subdivisant en trois sections. On sera particulièrement intéressé par la pertinence de l'analyse des trois paratopies hispanique (p. 60), nobiliaire (p. 65) et archéologique (p. 69) qui, pour Dominique Maingueneau, caractérisent José-Maria de Heredia, dont plusieurs poèmes font l'objet de subtils commentaires relevant plus de la stylistique que de l'analyse de discours proprement dite. S'arrêtant sur

la paratopie nobiliaire, Dominique Maingueneau cite François-René de Chateaubriand, Auguste de Villiers de L'Isle-Adam, Jules Barbey d'Aurevilly, et on s'étonne un peu de n'y voir point cité le cas pourtant fortement revendiqué du Comte Alfred de Vigny. Quoi qu'il en soit, la constitution de ces paratopies discrètes dénote chez José-Maria de Heredia, comme chez les auteurs que nous venons de rappeler, une volonté de penser sa vie et son œuvre en visant un objectif. Ce n'est évidemment pas le cas avec Émile du Tiers à qui manque, semble-t-il, cette force de détermination et d'orientation. Le pseudonyme qu'il se donne, « *Nihil* », est assez significatif à cet égard (p. 102). Il manque en cet auteur ce que Dominique Maingueneau, s'appuyant sur les travaux de Michel Foucault, nomme la « conscience singulière » d'une œuvre unifiée (p. 104). C'est pourquoi il est plus difficile à l'auteur de dégager des paratopies déterminantes et caractéristiques d'Émile du Tiers, illustrant en cela le double aspect *être et n'être pas* de la paratopie.

Après avoir étudié les différents recueils de poésie qu'Émile du Tiers publie à Niort entre 1889 et 1896 et décrit son ancrage régional en dépit d'une timide ambition parisienne, Dominique Maingueneau s'attache à définir les diverses facettes d'une identité en souffrance : poète et laboureur, artiste, peuple et bourgeois (pp. 124-130), puis les conditions d'expression de cette identité au moyen de deux modèles (*patterns*) énonciatifs : le patron bucolique (pp. 136-138) et le patron du français national (pp. 139-142). L'auteur y dénote une très bonne connaissance historique des milieux régionalistes poitevins-saintongeais, même si on aurait apprécié que fussent mieux caractérisées ou définies les personnalités citées ou célébrées par Émile du Tiers, comme par exemple le violoncelliste niortais Auguste Tolbecque ou le violoniste Désiré Rittberger cité avec éloge dans *Le Ménestrel* du 10 février 1883, voire Arthur Ducret, musicien. Ce qui n'est d'ailleurs hélas pas plus réalisé dans une version électronique de ces pages [Dominique Maingueneau, « Le monologue du laboureur », *Exercices de rhétorique*, 7, 2016, <http://rhetorique.revues.org/471>]. Les lecteurs perdent là une part importante, nous semble-t-il, de ce qu'est capable de faire apparaître le concept de paratopie locale dans la constitution d'une identité auctoriale consciente de son ipséité au moment même où son individualité prend forme scripturale et stylistique. Le débat entre régionalisme et centralisme parisien, autour de la question de la langue, y trouverait probablement des prolongements intéressants et, puisque le poète bretonnant Charles Le Goffic est cité, on se plairait à imaginer ce que pourrait apporter à la compréhension d'un Tristan Corbière, l'application de cette notion de paratopie.

Suit un bref quatrième chapitre intitulé « Trouver sa place » (pp. 157-176) (« au soleil » p. 176), et une conclusion express (pp. 177-179) qui met bien en valeur la fonction synchrétique de cette notion de paratopie, laquelle, comme le montre cet ouvrage, « s'efforce d'articuler des facteurs et des fonctionnements qui relèvent traditionnellement de champs disjoints : biographiques, institutionnels, textuels » (p. 179). Une bibliographie, donnant accès à quelques sources oubliées ou négligées, permet au lecteur d'envisager des approfondissements de l'analyse en fonction de ses intérêts personnels. Notons qu'un index des noms cités aurait pu, à cet égard, faciliter la tâche de repérage des affinités réticulaires débusquées par Dominique Maingueneau autour de José-Maria de Heredia et d'Émile du Tiers. Tel quel, et sous son volume réduit, voici un ouvrage qui a le mérite d'ouvrir la réflexion sur la question aussi troublante que complexe des rapports si variés que peuvent entretenir dans le champ littéraire des auteurs soumis à la contrainte des « relations paradoxales » (p. 179) de la biographie, des institutions et de l'écriture, sous lesquelles se constitue – ou non – leur œuvre.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges

jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Raymond MICHEL, André PETITJEAN, dirs, *Violences et désirs dans l'œuvre de Koltès et dans le théâtre contemporain*
Metz, Université de Lorraine, coll. Recherches textuelles, 2016 pages

Il existe une règle bien connue des principaux et bien souvent seuls lecteurs de ce type d'ouvrages que sont les universitaires, règle qui tient un peu de la loi des probabilités, qui veut que les contributions rassemblées dans un volume thématique soient rarement d'une qualité égale. Celui-ci n'y échappe pas. La question de la violence et du désir dans l'œuvre de Bernard-Marie Koltès qui fut abordée au cours d'une journée d'étude en 2014, à l'occasion de la Biennale de Metz consacrée au dramaturge, et dont les actes ont été publiés l'année dernière, semble avoir renvoyé certains contributeurs vers leurs disciplines davantage qu'elle ne les a poussés à les mettre à l'épreuve, à l'épreuve de l'œuvre de Bernard-Marie Koltès, précisément.

Le cas le plus emblématique (et par-là même problématique), de cette tendance est sans doute fourni par la brève « lecture des œuvres de B.-M. Koltès » que livre en fin de recueil le psychanalyste Jean-Richard Freymann (pp. 201-216). Lecture psychanalytique, naturellement, ce qu'on ne saurait lui reprocher, mais qui, en tenant le théâtre de Bernard-Marie Koltès pour